

LE GRAND REPORTAGE

Texte par ÉGLANTINE LAVAL et JUSTINE SEBBAG
Photos par LÉO AUPÉTIT

DANS LES COULISSES DU ZEREP

LE THÉÂTRE LE PLUS FREAK DE PARIS

Fin avril se tenait au Palais de Tokyo trois jours de spectacles et de performances de la compagnie du Zerep, fondée en 1997 par Sophie Perez. Le titre de ces festivités ? La satiété du spectacle. Outre la référence à Guy Debord, l'intitulé plante une graine : serions-nous rassasiés par toute forme de spectacle culturel ? Pour en avoir le cœur net, on a rencontré la patronne dans les locaux de la compagnie.

Elle nous accueille dans son bureau, « son antre » comme elle l'appelle, où trônent *Les Malheurs de Sophie*, des figurines horribles chinées au marché du jeu de balles à Bruxelles, et les dernières maquettes sur lesquelles elle travaille pour le prochain spectacle qui a déjà un nom : *Sturbzep*. Sophie collectionne ces objets bizarres depuis des années. Sur une étagère, le personnage de *Massacre à la tronçonneuse* qu'elle regarde du coin de l'œil depuis cinq ans et qui a fini par être intégré dans le spectacle au Palais de Tokyo. « *C'est comme une espèce de cosmogonie* », dit-elle de cette accumu-

lation d'objets trouvés. C'est ici que tout commence, d'abord par la scénographie, les recherches et les énigmes puis par l'écriture, qui vient dans un second temps. Et tout ça n'a rien d'un hasard. Passée par l'école supérieure des arts et techniques (ESAT) aujourd'hui renommée école Hourdé, Sophie se forme à la scénographie. L'année suivant son diplôme, en 1991, elle est admise comme pensionnaire de la Villa Médicis à Rome, toujours en scénographie, mais avec un projet déjà théâtral qui deviendra le premier spectacle de la compagnie du Zerep - *Mais où*

est donc passée Esther Williams ? - quelques années plus tard. Dans les rues de la ville éternelle, elle croise Carlo Tomasi et devient son assistante pendant trois ans. Trois ans passés dans des ateliers immenses aux côtés de cet ivrogne génial qui est le scénographe de Grüber - metteur en scène de théâtre et d'opéra allemand. « *Ça me connaît les vieux fous !* », nous dit Sophie. Pour elle, cette période est fondatrice dans ce que deviendra le Zerep. Sophie nous glisse qu'elle sait aujourd'hui pourquoi elle fait ça : « *J'ai donné une forme à un chaos.* » Heureu-

sement, l'art est devenu un vrai boulot, un refuge, une manière de donner forme à ce qui ne peut pas se dire autrement.

ENVERS DU DÉCOR, RIRES D'ENFANTS ET TENSION PALPABLE

Le théâtre du Zerep est-il accessible à tous, qu'on soit ou non familier des principes de frankensteinisation de l'âme, ou de l'envers du décor intérieur ? *Babarman, Mon cirque pour un royaume*, créé en 2017, illustre parfaitement cette approche singulière. Ce

double spectacle présente simultanément deux représentations de nature différente sur une même scène, les acteurs passant d'un côté à l'autre, d'un rôle à l'autre. D'un côté, un spectacle conçu pour les enfants seuls ; de l'autre, leurs parents assistent à ce qui ne doit pas être montré à leur progéniture. Les rires des enfants parviennent aux adultes tandis que se déroule sous leurs yeux une version plus crue. Cette tension palpable interroge la confiance du public dans le tacite contrat théâtral - un dispositif si rare qu'on peut compter les exemples sur les doigts d'une main mutilée.

ACTEURS PAR ACCIDENT

Aujourd'hui, la troupe reste restreinte mais compte une quinzaine de membres et son osmose garantit l'identité du Zerep. Pour son premier spectacle *Mais où est donc passée Esther Williams ?*, Sophie Perez écume l'ANPE du spectacle et choisit ses acteurs sur photos. « *C'était le radeau de la méduse* », résume-t-elle. Mais les comédiens actuels - pour la plupart issus de formations artistiques non théâtrales - sont arrivés différemment :

séduits par ce premier spectacle, ils ont rejoint la troupe par la suite et sont restés les mêmes depuis vingt-cinq ans. Seule exception récente : Erge Yu, danseuse chinoise et contorsionniste. Parmi les collaborateurs permanents, la couturière Corine Petitpierre joue un rôle essentiel : proche complice de Sophie pour créer l'univers esthétique des costumes qui démunissent plus qu'ils n'habillent, largement puisés dans les boutiques du boulevard Saint-Denis. S'ajoutent des collaborateurs ponctuels comme Jean-Yves Jouannais, penseur de l'idiotie en art,

qui contribuent parfois à l'écriture. Le duo Stéphane Roger et Sophie Lenoir forme le noyau dur. « *Au-delà d'être acteurs, ils sont comme des sportifs, des poètes* », statue Sophie Perez. Stéphane Roger ne se dit pas acteur mais se sent proche des performeurs François Culet, Gilles Barbier et Arnaud Labelle-Rojoux - références fortes du Zerep, comme la poétesse Nathalie Quintane. « *Il est la commedia dell'arte à lui tout seul* », résume Sophie, et son inspiration puise dans les visages de Jérôme Bosch et du Caravage, l'observation des singes au zoo, la

démarche des passants... « *Je peux tout relier : peinture, animalier, hommes politiques. On jette tout comme une matière première et Sophie prend les choses, elle nous dit "faites plus comme ça!" puis les remodèle.* »

FRANKEINSTEINISATION THÉÂTRALE

Xavier Boussiron, collaborateur de longue date actif dans la compagnie jusqu'en 2019, évoque la création au sein du Zerep : « *Vu comment on s'y est pris, le Zerep a inventé* »



quelque chose, ou plutôt tout le monde a inventé quelque chose en trouvant chacun exactement son endroit. On était tous très différents les uns les autres dans le casting. » Musicien venu de l'art, il avait été remarqué par Sophie pour son album *Rien qu'un cœur de poulet*. « *Sophie est l'inventrice de cette espèce de machine qui est le Zerep, c'est un cirque, je lui disais : tu es le bulldozer fuchsia !* », raconte-t-il. Avant d'ajouter : « *On n'avait pas le temps de réfléchir, l'enchaînement permettait d'exploser et explorer la matière théâtrale. J'y étais à 800 %, le Zerep représentait plus de la moitié de ma vie.* »

Pour lui, le Zerep questionne le retournement de la valeur de l'art. « *Il s'agit de renvoyer dos à dos l'idée de l'avant-garde, machine très répétitive qui fait croire qu'il y a de l'invention tout le temps, et la culture populaire, cette variété dévalorisée.* » Cette « *frankensteinisation* » de la forme assemble histoires, anecdotes, fragments pour reconstituer un individu-spectacle. « *C'est rare d'être spectateur et de se demander ce qu'on est en train de voir* », analyse-t-il. Au cœur de cette démarche : le rire comme matière dramatique. « *On rit pour un rien, on ne sait pas pourquoi. C'est le côté le plus dramatique de l'entreprise – plus tu ris, c'est que tu ne sais même plus quoi dire, parfois même plus quoi penser. En même temps, cela peut être libérateur.* »

Pacôme Thiellement, auteur et critique passionné autant de pop culture que d'histoire de France, a lui « *halluciné* » en découvrant les pièces du Zerep : « *C'était inattendu et étrange, différent de tout ce que j'avais vu au théâtre.* » Le spectacle *Purge, Baby, Purge* (2018) le marque particulièrement : un acteur se fait bousculer par un autre qui arrive sur scène avec le même costume, reprend le texte, éjecte le premier et s'accapare finalement le rôle. « *J'avais un fou rire que je ne pouvais plus arrêter* », se souvient Pacôme. La complicité est immédiate : « *On avait les mêmes références : Topor, Hara-Kiri, Zouc, Zappa...* »

Cette rencontre débouchera sur une collaboration pour *Prélude à l'agonie* (2013). « *J'ai répondu à leur demande d'écrire une pièce à la manière de Georges Courteline, mais j'y ai ajouté des éléments d'occultisme et des sacrifices humains.* » Le dispositif scénique illustre parfaitement l'obsession du Zerep pour les jeux d'échelle : « *La pièce était jouée par trois nains dans un décor à leur taille. Il y avait une seule grande actrice qui jouait leur servante – elle se cognait dans les décors.* »

ZOUC ET LES TERREURS SACRÉES

Sophie cite Gombrowicz : « *Sans tragédie, pas de parodie.* » Dans son panthéon figure Zouc, disparue des scènes depuis 1989 et dont certains spectacles sont introuvables. Elle est devenue une idole fantôme, un goût d'initiés, à qui Pacôme Thiellement a consacré un texte pour la soirée du Palais de Tokyo. « *Sophie, c'est comme si elle avait brisé un mur entre le théâtre et l'hôpital, elle te confronte à ta propre folie* », résume Pacôme. Comme Zouc, la fondatrice du Zerep pratique cet humour négatif qui ne remplit pas le vide mais le laisse béant. « *Zouc, elle a un truc à la fois drôle et ténébreux. Une vraie bonne femme* », résume Sophie.

Cette filiation n'est pas fortuite. Comme Sophie, Zouc a grandi dans un environnement religieux rigide – la campagne du Jura bernois pour l'une, les bonnes sœurs de Blanc-Mesnil pour l'autre. Toutes deux ont transformé leurs terreurs sacrées en matière première artistique. Et pour cause, les clodos et les freaks, ça la connaît bien, Sophie. Elle a grandi au sein d'une famille nombreuse, d'origine italienne et espagnole. « *Une famille où tout le monde est givré, où la moitié est passée par l'hôpital psy.* » Parallèlement, elle va à l'école chez les bonnes sœurs. « *Quand tu es dans un dortoir avec cinquante filles et que la bonne sœur passe vérifier que ta jambe ne sort pas du drap...* », ça forge le caractère et ça lui rappelle ce que Carlo Tomasi appelait les « *peurs catholiques* », celles du bien, du mal, de la trouille. Mais les vraies frayeurs, Sophie les a vécues à la maison avec les

frères Moineau. Deux clodos du quartier, dont l'un avait une jambe de bois, qui déambulaient en gueulant comme des personnages sortis tout droit d'un conte de Grimm. Ses parents, qu'elle qualifie d'« *humanistes brindezingue* », avaient eu la brillante idée de les embaucher pour des travaux à domicile. Problème : ils étaient trop crades pour manger à table, direction la cave. « *Bon les filles cette semaine, y a les frères Moineau à la cave, donc vous descendez pas.* » À six ans, avec sa sœur, elles passaient une à deux semaines à avoir les pétaches, le temps que les deux épouvantails finissent leurs travaux dans les sous-sols familiaux. Un monde totalement rigide d'un côté, totalement détraqué de l'autre.

SECOUER LES MÉANDRES

Cette familiarité avec les marginaux et les figures de l'ombre nourrit directement l'esthétique du Zerep. Sophie cite volontiers *Freaks* de Tod Browning parmi ses films cultes. « *L'humanité de ce groupe, c'est magnifique* », dit-elle en évoquant la célèbre scène où les artistes du cirque scandent « *We accept you, one of us* ». Pour elle, « *c'est ça le Zerep, on l'accepte parmi nous* ». Le film de Browning, chef-d'œuvre incompris à sa sortie à cause du malaise des « vrais » gens, résonne avec l'ADN de la compagnie : questionner son propre monstre intérieur, son propre enfant. « *Ce n'est pas une question d'aimer les films d'horreur et les freaks, c'est beaucoup plus intime, explique Sophie, ce sont des méandres bien compliqués.* »

Au cœur de l'esthétique du Zerep, il y a cette obsession de l'échelle, du gigantesque au minuscule. « *Il y a tous jours un problème d'échelle au Zerep* », explique Sophie, « *j'aime toujours qu'il y ait de grosses têtes, avec des petits personnages* ». Cette distorsion permanente révèle quelque chose de plus profond : « *Je pense que tout est très trouble, que rien n'est acquis, que rien n'est sûr.* »

LE SENS SECRET DES CHOSES EST-IL RANGÉ DANS L'ÉTAGÈRE ?

Sorties émuës d'une escapade au musée d'Art brut, les deux Sophie – Perez et Lenoir – se sentent proches de cette démarche créative intuitive et libre des conventions académiques. Sophie Perez est particulièrement touchée par l'histoire des sœurs jumelles Scott : deux parcours de vie différents qui s'entraident et se complètent. Cette relation la fascine par « *l'idée d'un équilibre trouvé entre ces deux archétypes qui ensemble incarnent la réconciliation, voire la réparation dans l'étreinte de l'abominable et de l'idéal, à ne plus savoir lequel est quoi* ». Cette recherche d'authenticité pousse parfois la compagnie vers des expériences inattendues. Pour *Enjambe Charles* (2006), Sophie et sa troupe partent faire de la poterie dans le Nord pendant trois mois : « *Les petites dames qui faisaient des tasses ont fini par partir, on faisait n'importe quoi.* » L'expérience aboutit même à New York, où le Zerep présente ses céramiques à Louise Bourgeois. « *Le dimanche, elle recevait des artistes de tous horizons. Elle est arrivée en nuisette et déambulateur et nous a mis 9 sur 10.* »

Cette anecdote illustre parfaitement sa philosophie : « *La vie est parfois bien plus folle que nous.* »

MARIER LES ÉQUATIONS IMPOSSIBLES

La méthode créative de Sophie repose sur une collecte permanente d'éléments hétéroclites. Ce qui l'intéresse, « *ce sont les équations insolubles* » dit-elle. Les titres qui s'entrechoquent sur les rayonnages – Orlan, Tim Burton, Mike Kelley, Jodorowsky, Les châteaux et trésors du Val de Loire – forment des combinaisons qui peuvent toutes donner naissance à un prochain spectacle. Pour *Sturbzep*, elle part du monstre du Loch Ness. Les associations s'enchaînent : Mary Shelley, Frankenstein, Daphné Du Maurier, « *toutes les rives d'Angleterre, d'Écosse, tout le romantisme allemand* ». Puis une maison aperçue au bord de mer, dont les habitants racontent que « *le fils s'est pendu* » et qu'elle s'éclaire le soir. Sophie en repro-



« Le fait qu'il n'y ait plus de marge possible, je trouve ça super angoissant. »

SOPHIE PEREZ

duit aussitôt la façade sur sa maquette. « *C'est comme si j'étais en enquête pendant un an, un an et demi* », explique-t-elle, « *mais une enquête où ce qu'il y a à trouver, c'est juste un truc qui te donne envie de te lever le matin et de faire ça* ». Chaque spectacle a sa propre charte, ses prétextes : « *Là, c'est le Loch Ness, le romantisme du XIX^e siècle, les fantômes.* »

PRENDRE LE RIRE AU SÉRIEUX

Mais attention à ne pas confondre le Zerep avec un simple délire. Déjà, Sophie n'aime pas ce mot et encore moins les trucs du genre « *on se déguise, on fait les fous-fous* ». Dans les workshops qu'elle anime, elle voit des gens qui « font » du Sophie Lenoir en se mettant à quatre pattes, en faisant le cochon, en balançant des gros mots. Mais ce qui l'intéresse, c'est ce qu'on a été chercher pour arriver là. Car les comédiens du Zerep sont « *des dandies de l'expressionnisme* » qui vont puiser dans un endroit profond, parfois crade, mais avec un surmoi pour porter leur monstre. La différence ? Les vrais per-

formeurs comme Marina Abramović ou Joseph Beuys ont décidé d'être eux-mêmes le médium, pas de jouer des rôles ou des personnages. C'est leur corps, leur vie, leurs peurs qui sont en jeu. « *C'est pas "je joue à"... C'est je suis dedans.* » Une prise de risque totale, une insécurité joyeuse ou tragique, mais vraie. Car l'enjeu, c'est de garder la création incandescente, de rester ébahi et ne surtout pas devenir tranquille. Une marginalité que revendique Sophie face à une époque de fête permanente. « *J'adore la marge aussi. Et l'idée qu'il n'y ait plus de marge possible, je trouve ça super angoissant.* »

RESTER EN MARGE

En 2005, la compagnie reçoit une commande surréaliste : un couple de châtains veut acheter un spectacle pour leur mariage. Un spectacle qui se termine avec des poèmes de Picabia et des textes de cabaret orduriers. Sophie croit d'abord à un canular, puis les plans d'un théâtre à l'italienne sublime arrivent, accompagnés d'un acompte. Le jour J, dans ce théâtre-bonbon-

nière de Semur-en-Auxois, débarque le marié : un grand type en haut-de-forme et queue-de-pie, accompagné de sa femme superbe mais balafrée. « *Gombrowicz, quoi* », résume Sophie.

Les invités arrivent en bus sans savoir ce qui les attend – la surprise du mariage. Atmosphère d'hippodrome chic, aristos de province. Sophie a la plus grande trouille. Le spectacle se joue dans un silence de mort, puis le marié se retourne vers la troupe et tend le poing : « *Bravo camarades !* » Applaudissements. S'ensuit une fête digne de Buñuel dans un château-cabinet de curiosités où le collectionneur-restaurateur sert à boire aux comédiens devenus héros de la soirée. Ce couple avait vu dans le spectacle du Zerep « *un truc qui les regardait, un truc intime, érotique, social, poétique* » qui voulait dire quelque chose à leur famille d'aristos. Cette anecdote illustre parfaitement l'effet du Zerep sur ceux qui savent le voir. Mais comment préserver cette authenticité dans un monde qui récupère tout ?

Sophie a sa réponse : « *C'est horrible, il y a plein de comiques, plein de joie. L'absurde, c'est une manière de*

rire qui n'est pas une autre. Tu te fends bien la poire, mais tu te dis qu'il y a un truc qui se dit, qui est politique. En fait, c'est peut-être ça la différence. » Cette adresse à trouver pour déplacer certains phénomènes de leur contexte constitue sans doute une clé de la finesse du Zerep. Sophie observe avec inquiétude la banalisation de codes autrefois subversifs : « *Je n'en peux plus des paillettes, je n'en peux plus des drag queens. Alors que dans l'un des premiers spectacles du Zerep, on avait Marie-France avec nous, une des premières drag queens de Paris – celle dont Marguerite Duras avait écrit des textes, qui évoluait dans l'univers du Velvet. C'était une sacrée nana.* »

Cette nostalgie traverse son discours : « *J'ai toujours été dans les cabarets. Quand ça devient hyper populaire, ça tombe dans le mainstream. Quand les trucs sont décontextualisés et que tout est avalé n'importe comment...* » Elle évoque Madame Arthür avec mélancolie : « *J'adorais aller là-bas parce qu'il y avait quelque chose d'irrésolu. C'est beau quand c'est irrésolu, et quand le chagrin chemine avec la fête.* »

« *Quand on sort du spectacle, on est content de retourner dans le réel* », proclame Philippe Mayaux en quatrième de couverture de la monographie du Zerep parue en 2024. Cette phrase, qui accompagne les œuvres complètes de la compagnie, résonne aujourd'hui avec une ironie particulière. Car en ces temps troubles, on pourrait se demander si l'on ne préférerait pas rester coincé dans un spectacle du Zerep plutôt que d'affronter une réalité de plus en plus difficile à supporter. C'est peut-être là que réside la force prophétique du théâtre de Sophie Perez : avoir su créer, depuis vingt-sept ans, des espaces où la marginalité devient refuge.

Dans un monde qui semble de plus en plus étranger à lui-même, le Zerep continue d'offrir ce que peu d'art ose encore proposer : un miroir déformant mais juste, où l'on peut enfin se reconnaître. ●



À LIRE : Le Théâtre et son double-fond - Le Zerep, Œuvres complètes 1998-2024, Manuella édition, 304 p. (45€).

